

25^{ème} Dimanche ordinaire

Vous savez que la méditation est aujourd'hui très prisée, avec raison : dans nos vies bousculées, agitées, pour vous comme pour moi, si on ne sait pas s'arrêter, on perd peu à peu toute prise sur sa vie ; ce sont les événements qui finissent par tout décider, et, plus ou moins vite, notre vie perdra tout sens.

Lorsque tout nous arrive de l'extérieur et lorsque plus rien ne vient de nous, nous perdons tout goût à la vie.

Je disais que ce sont les événements qui risquent de tout décider pour nous, je devrais aussi ajouter aux événements les outils électroniques.

Le risque existe que le téléphone portable devienne notre maître.

M'en étant doté assez récemment je me rends compte que je peux être plus attentif à lui qu'à ce qui se passe autour de moi ; je risque de tomber dans ce que je dénonce assez souvent.

Le téléphone est posé sur la table, sur le bureau, et, bien que nous parlions à quelqu'un, sitôt le téléphone sonne ou émet quelque son, c'est lui qui prend le dessus au détriment de la personne présente en chair et en os.

Jusqu'à ces couples qui, au restaurant, peinant à trouver un sujet de conversation, sont chacun agrippés à leur écran de portable ; c'est vrai, cela a toujours existé, hier, on meublait les silences par la musique d'ambiance, la fameuse et déplorable « musique d'ascenseur ».

Bref, il faut toujours être vigilant à reprendre la main, la méditation est un des moyens qui aident à cela.

Les lectures bibliques en parlent en ce dimanche, mais, elles nous alertent : s'il est important de méditer, il faut savoir quel est l'objet de méditation, il faut savoir ce qui occupe notre esprit. Le bouddhisme, voulant pallier les mauvaises pensées, veut conduire à avoir l'esprit vide ; la foi chrétienne veut plutôt emplir notre esprit, moins de nous-même, mais du Seigneur et des autres.

Il y a un instant le livre de la Sagesse commençait par ces mots : « Ceux qui méditent le mal se disent en eux-mêmes : "Attirons le juste dans un piège" ».

Vous l'entendez, la méditation n'est ni bonne ni mauvaise, ce qui compte c'est ce qui habite notre esprit et notre cœur.

Jésus le confirme dans l'Evangile : « Ecoutez et comprenez bien ! Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui rend l'homme impur ; mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui rend l'homme impur » (Mt 15, 10-11).

Entendant cela, il ne s'agit pas de nous culpabiliser, il s'agit d'apprendre à nous connaître.

A moins d'être dans l'illusion sur soi-même et sur le genre humain, nul ne peut penser que toutes ses pensées soient bonnes.

Il est normal que nous soyons traversés de pensées, de désirs, bons et mauvais.

Saint Jacques en parlait dans sa lettre :

« La jalousie et les rivalités mènent au désordre [...]. Au contraire, la sagesse qui vient d'en haut est d'abord pure, puis pacifique, bienveillante, conciliante ».

Il y a tout cela en nous, ce qui importe c'est que nous sachions considérer en vérité ce qui habite notre cœur.

Craignons surtout de nous penser des anges ; nous serons dans une grave illusion, et le réveil pourra être brutal.

Afin de mieux nous connaître, de mieux vivre, je souligne deux chemins.

Le premier c'est de ne pas se mentir, d'apprendre à regarder en face ce que nous pensons, ce que nous désirons.

Rien de pire que de vivre dans l'illusion, de ne pas s'avouer ce qui ne correspond pas à l'idéal de ce que nous voudrions être.

Tant que l'on est dans l'illusion, aucun espoir de s'améliorer.

Le second chemin consiste à parler, à laisser s'exprimer nos désirs, nos projets.

C'est un risque... celui que ces projets soient encouragés, mais aussi le risque qu'ils soient corrigés, et dans ce cas, il faut en effet apprendre à purifier nos désirs.

C'est ce qui se passe avec les disciples dans l'Évangile.

On vient d'entendre que leurs désirs étaient bien limités : ils veulent savoir qui est le plus grand, quel est celui qui aura la meilleure place.

Comme ils doivent se douter que tout cela n'est pas extraordinaire, pas très digne – Jésus vient d'annoncer sa mort – ils n'en disent rien ; il faut donc que Jésus lui-même les conduise à s'exprimer : « De quoi discutiez-vous en chemin ? »

Or, ce sont les petits enfants qui n'osent pas parler à leurs parents, qui ne sont pas sûrs d'eux ; un adulte, il doit ne pas craindre de dire, d'annoncer, et s'il se fait reprendre, est-ce si grave ? Sa fierté est-elle pour autant mise en mal ? Sa fierté, sa petite fierté peut-être, mais il est bien meilleur de se laisser corriger, purifier.

Oui, vous l'entendez, il y a meilleur que la méditation... et qu'est-ce donc ? Eh bien c'est la parole, c'est la capacité, la liberté à exprimer un désir, un projet, une idée.

Dans l'Évangile de dimanche dernier, Pierre n'avait pas craint de parler à son maître, mais il s'entendit dire : « Passe derrière moi, Satan ! »

Aujourd'hui, Jésus doit forcer la main des autres disciples qui, eux, se taisaient.

Vous l'entendez, de telles lectures raisonnent fortement avec l'actualité difficile de l'Église catholique, les abus sexuels, la pédophilie, la culpabilité de prêtres, celle aussi d'évêques qui ont cru protéger l'Église, sa réputation, en ne disant rien. C'est le contraire que cela a produit : les victimes n'ont pas été défendues, et l'Église a encore été davantage blessée par ses propres silences.

Vous comprenez aussi que j'entends avec douleur, presque comme une accusation, la fin du texte de l'Évangile : « Prenant alors un enfant, Jésus le plaça au milieu d'eux, l'embrassa, et leur dit : "Quiconque accueille en mon nom un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille". »

Au regard des actes criminels qui ont été commis, le sont encore, cette parole, qui voudrait être de douceur, est dénonciatrice.

Bien entendu, on peut penser et dire que les situations d'abus ne nous concernent pas directement, et c'est souvent le cas, pourtant, comme l'écrit le pape François dans sa lettre au peuple de Dieu du 20 août dernier, « si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui », le pape reprend une parole de saint Paul dans la Première lettre aux Corinthiens (12, 26).

Un enfant qui souffre ainsi que sa famille doit être une souffrance pour toute l'Église ; la honte qui frappe certains est aussi une honte pour nous, évêques et prêtres.

Toutes ces situations, que l'on ne cesse d'apprendre, sont un véritable accablement ; elles font aussi naître le soupçon, de la part de parents, et je le comprends : peut-on confier, sans risque, notre enfant à l'Église ?

Je ne veux pas ne parler que de cela, mais cela existe et nul ne peut se voiler la face.

Si l'Évangile n'y suffisait pas, cette actualité réveille des illusions que nous vivrions dans un monde de bisounours !

Chacune des lectures bibliques de ce dimanche appelle à la vérité sur ce qu'il y a en nous, et à oser l'exprimer, ce sont les chemins de la guérison et du changement.

On aimerait qu'une rentrée pastorale soit autre, mais...

Au cœur de cela, l'appel à l'espérance est d'autant plus urgent.

Non pas une espérance facile, affichée le sourire aux lèvres, mais une espérance petite, fragile, qui ne se gonfle pas de suffisance, cette « petite fille espérance » qu'écrivit si bien Charles Péguy.

« Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'Espérance. Et je n'en reviens pas.

L'Espérance est une toute petite fille de rien du tout. Qui est venue au monde le jour de Noël de l'année dernière. C'est cette petite fille de rien du tout. Elle seule, portant les autres, qui traversa les mondes révolus.

La Foi va de soi. La Charité va malheureusement de soi. Mais l'Espérance ne va pas de soi. »

N.B. Cette homélie fut écrite le lundi 17 septembre 2018, avant que je l'apprenne le suicide du Père Jean-Baptiste Sèbe, à Rouen, qui intervint le mardi 18 septembre. Prions pour lui ; prions pour tous ceux qui sont accablés de souffrance.

Mgr Pascal Wintzer
Archevêque de Poitiers
22-23 septembre 2018